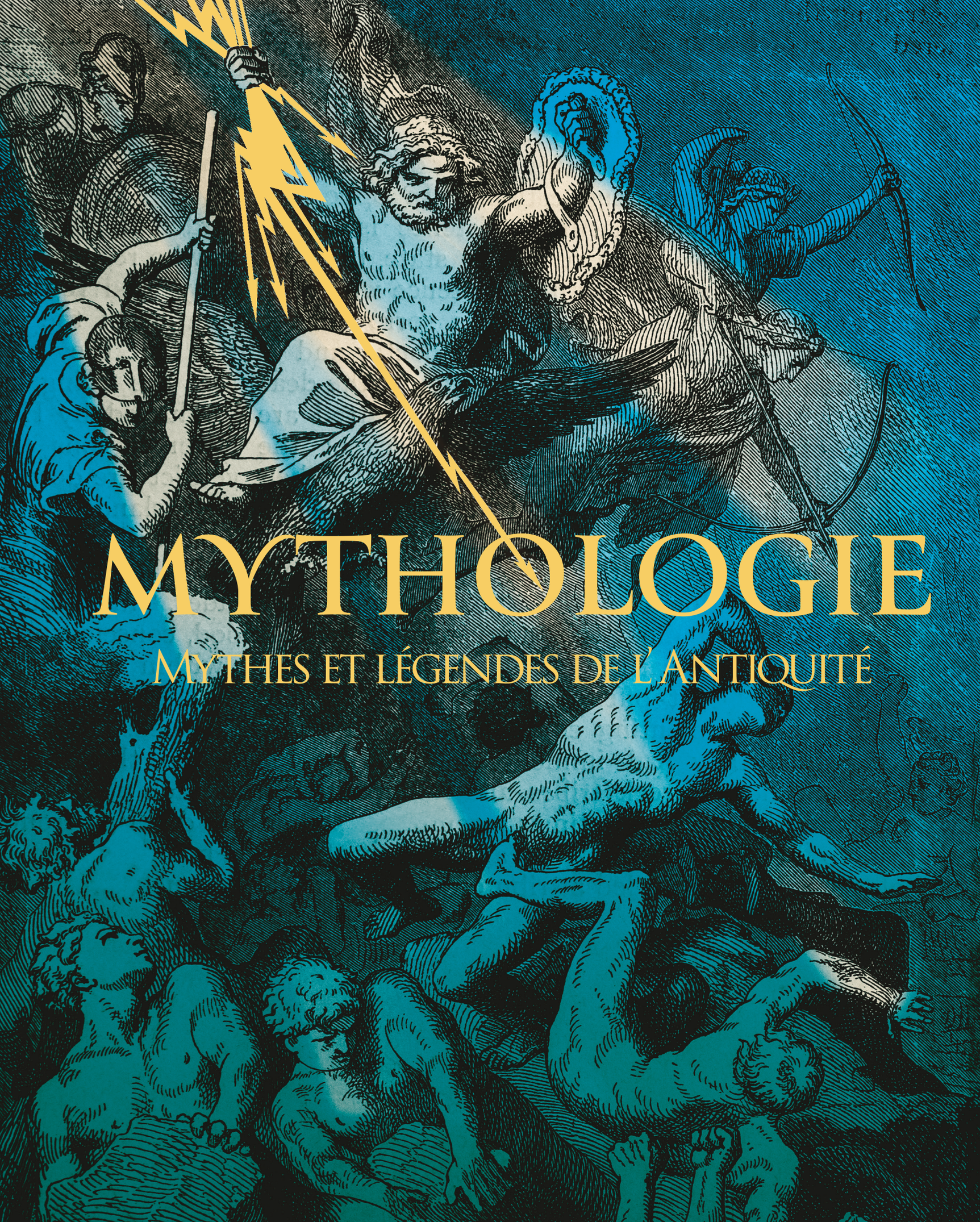
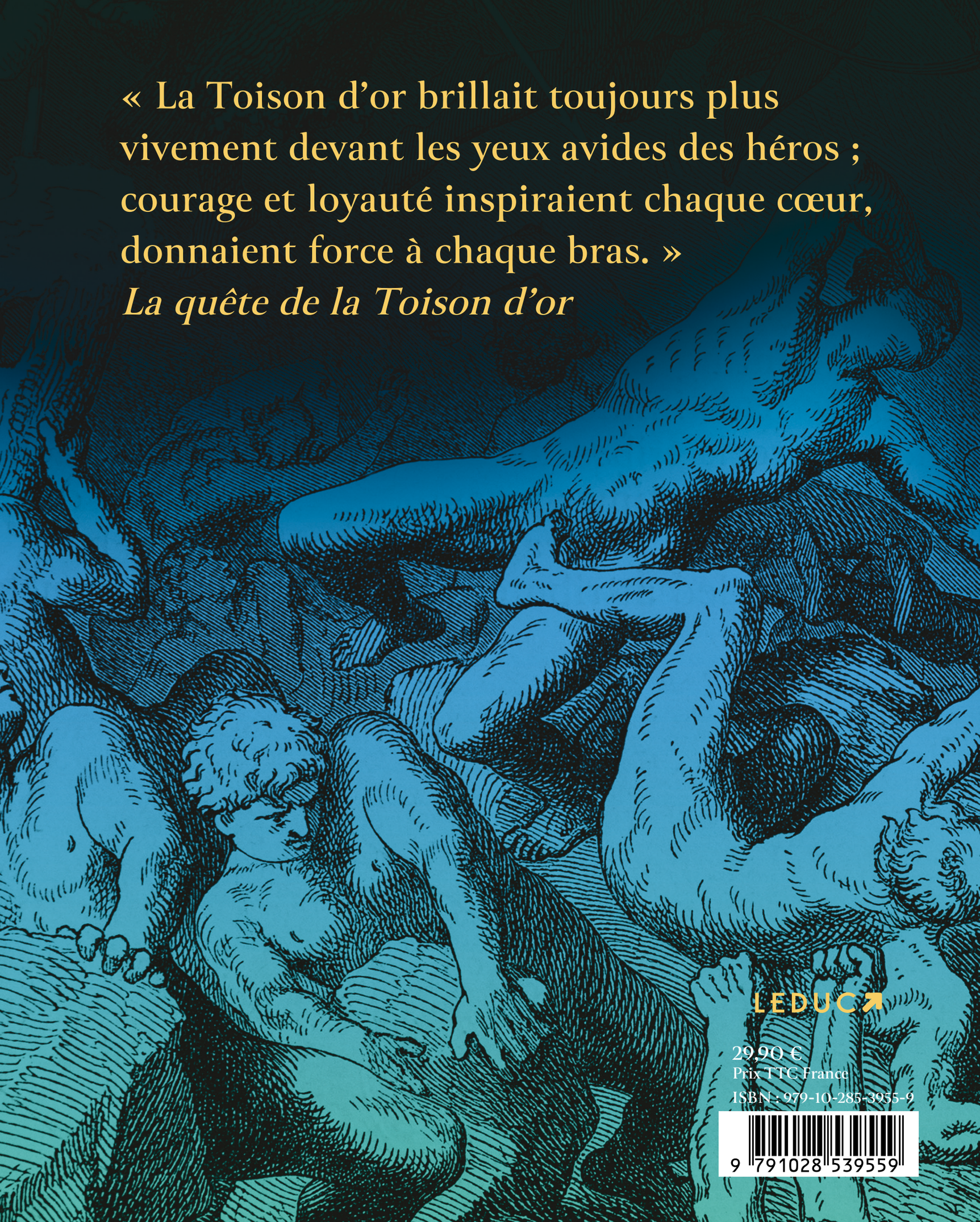


MYTHOLOGIE

MYTHES ET LÉGENDES DE L'ANTIQUITÉ

« La Toison d'or brillait toujours plus vivement devant les yeux avides des héros ; courage et loyauté inspiraient chaque cœur, donnaient force à chaque bras. »
La quête de la Toison d'or



LEDUC

29,90 €
Prix TTC France
ISBN : 979-10-285-3955-9

9 791028 539559

MYTHOLOGIE



MYTHOLOGIE

MYTHES ET LÉGENDES DE L'ANTIQUITÉ



N. Hawthorne, M. M. Bird,
G. E. Lloyd *et al.*

LEDUC

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours… et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com** et sur les réseaux sociaux.

Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Classical Mythology: Myths and Legends of the Ancient World
Copyright Concept & Design © Arcturus Holdings Limited
Pour la présente édition :
Traduction des textes de N. Hawthorne : Léonce Rabillon
Traduction des autres textes : Delphine Hurier-Michaud
Maquette : Élise Bonhomme / Laurie Baum
Correction : Stéphanie Girardot
Direction artistique : Elisabeth Hébert, d'après la couverture originale

© 2026 Éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3955-9

Achevé d'imprimer en septembre 2026 par Finidr
Dépôt légal : octobre 2026

MIXTE
Papier issu de sources responsables
FSC® C007507

Sommaire

Introduction.....9

Pluton et Proserpine.....13
Par H. P. Maskell

Pan et Syrinx.....17
Par G. E. Lloyd

L'histoire de Phaéton.....25
Par M. M. Bird

Aréthuse.....31
Par V. C. Turnbull

L'histoire de Daphné.....37
Par M. M. Bird

Deucalion et Pyrrha.....45
Par M. M. Bird

Épiméthée et Pandore.....51
Par N. Hawthorne

Europe et le taureau divin.....65
Par N. Hawthorne

Cadmus et les dents du dragon.....77
Par N. Hawthorne

Orphée et Eurydice.....93
Par V. C. Turnbull

Hercule et les pommes d'or.....99
Par N. Hawthorne

I. Hercule et le Vieillard de la mer..... 99

II. Hercule et Atlas..... 106

Hercule et Nessus.....115
Par H. P. Maskell

La quête de la Toison d'or.....118
Par M. M. Bird



Comment Thésée retrouva son père 129
Par N. Hawthorne

Thésée et Médée la magicienne 137
Par N. Hawthorne

Thésée part combattre le Minotaure 145
Par N. Hawthorne

Thésée et Ariane 151
Par N. Hawthorne

Pâris et Œnone 161
Par V. C. Turnbull

Iphigénie 169
Par G. E. Lloyd

Protésilas 175
Par G. E. Lloyd

La mort d'Hector 183
Par V. C. Turnbull

Le cheval de bois 189
Par F. Storr

Le sac de Troie 195
Par F. Storr

La mort d'Ajax 201
Par F. Storr

La fuite d'Énée hors de Troie 207
Par F. Storr

Énée et Didon 212
Par V. C. Turnbull

Énée aux Enfers 220
Par V. C. Turnbull

Nisus et Euryale 227
Par F. Storr

Ulysse aux Enfers 233
Par M. M. Bird

Le palais de Circé 239
Par N. Hawthorne

Ulysse et le Cyclope 264
Par R. Hope Moncrieff





Les sirènes.....273
Par V. C. Turnbull

L'histoire de Nausicaa.....278
Par M. M. Bird

Le retour d'Ulysse.....284
Par M. M. Bird

Baucis et Philémon.....293
Par H. P. Maskell

Hypermnestre.....296
Par V. C. Turnbull

Œdipe à Colone.....301
Par G. E. Lloyd

Midas.....306
Par H. P. Maskell

Persée et Andromède.....311
Par V. C. Turnbull

Méléagre et Atalante.....318
Par H. P. Maskell

L'histoire de Dédale et Icare.....325
Par M. M. Bird

Scylla, fille de Nisos.....329
Par G. E. Lloyd

L'histoire de Pyrame et Thisbé.....337
Par M. M. Bird

Héro et Léandre.....341
Par G. E. Lloyd

Pygmalion et la statue.....349
Par F. Storr (d'après William Morris)

Céphale et Procris.....357
Par H. P. Maskell

Écho et Narcisse.....363
Par T. Bulfinch

L'anneau de Polycrate.....368
Par M. M. Bird

Romulus et Rémus.....375
Par G. E. Lloyd

Crédits photographiques..... 383

Introduction

Quel lien entre le complexe d'Œdipe en psychanalyse, le virus informatique « cheval de Troie », les prix Nobel et les poètes lauréats ?

Tous émanent des mythes grecs et romains. Plus exactement, des idées qu'ils ont portées jusqu'à nous, depuis des récits plusieurs fois millénaires.

Ils nous parviennent du fond des temps, d'un monde antérieur à l'écriture, où chants et poèmes portaient la mémoire des hommes et de leurs croyances. Avant que les mots ne soient fixés, chanteurs et poètes avaient pour tâche essentielle de raconter, reprendre, transmettre les récits qui donnaient forme à une société et contribuait à sa cohésion.

Voilà pourquoi tant de mythes s'ancrent dans un lieu et une époque précis. Dès la première histoire du recueil, celle de *Pluton et Proserpine*, on comprend qu'il ne s'agit pas d'un conte flottant dans un vague « il était une fois », au cœur d'une contrée lointaine et indistincte. L'action se déroule en Sicile, près des bosquets d'Enna, où s'élevait autrefois un grand temple dédié à Cérès, la mère de Proserpine.

Mais ce n'est qu'une version de l'histoire. Cérès est une déesse romaine : les Grecs la nommaient Déméter et lui avaient consacré un temple à Éleusis, là où, disait-on, elle s'était reposée au cours de sa quête pour retrouver sa fille disparue. Ces variantes sont courantes, presque inévitables. À chaque société ses traditions ; et lorsque les sociétés changent, les récits qu'elles portent évoluent avec elles. La quête de Jason et de la Toison d'or était déjà ancienne au VIII^e^ siècle av. J.-C., lorsque *L'Iliade* et *L'Odyssée* furent mises par écrit pour la première fois ; certains chercheurs y voient l'écho de l'arrivée de l'élevage ovin en Grèce.

Au V^e^ siècle av. J.-C., Athènes, berceau de la démocratie et foyer majeur des arts et de la philosophie, semble s'être peu intéressée à cette légende : seules deux images de

l'époque y font référence. Pourtant, le mythe avait dû conserver une part de sa force puisque, au IIIe siècle av. J.-C., Apollonios de Rhodes composa les *Argonautiques*, vaste épopée nourrie de sources multiples, dont certaines ont disparu. C'est cette version que nous tenons aujourd'hui pour « canonique », parmi celles qui sont arrivées jusqu'à nous.

Mais comment cette version nous est-elle parvenue ? Et comment, plus largement, des mythes issus de sociétés si lointaines ont-ils traversé le temps ?

Par l'intermédiaire de l'Empire romain et du monde islamique.

En s'imposant, Rome intégra la Grèce à son empire, s'appropria sa culture et ses traditions, puis les diffusa dans les territoires qu'elle dominait, en Europe, en Afrique et en Asie. Lorsque l'empire se délita, des siècles plus tard, il laissa des traces durables : architecture, art, textes. Certains écrits survécurent, souvent par la traduction et grâce à l'érudition arabe.

Au Moyen Âge, les heurts entre christianisme et islam rapprochèrent paradoxalement deux mondes opposés. Puis la chute de Constantinople poussa vers l'Europe des érudits emportant leurs bibliothèques dans leurs bagages, et donna une impulsion nouvelle à la Renaissance.

Les *Métamorphoses* d'Ovide, long poème en quinze livres, jouèrent un rôle décisif : près de 250 mythes y affleurent, ouvrant aux artistes un imaginaire autre que chrétien. De Titien à Rubens, de Michel-Ange au Caravage, les siècles y trouvèrent une inspiration où demeurait l'empreinte de l'art gréco-romain.

Tandis qu'ils retrouvaient les textes antiques, les Européens en exhumaient aussi les œuvres, à commencer par les statues. L'*Apollon du Belvédère*, découvert près de Rome, fut aussitôt salué comme un chef-d'œuvre : Dürer en inversa la posture pour son Adam dans la gravure *Adam et Ève*, en 1504 ; Michel-Ange fut lui aussi de ceux qui le dessinèrent.

Pourquoi ces statues comptaient-elles autant ? Parce que les Grecs, puis les Romains désiraient représenter le corps humain dans toute sa complexité : des corps en mouvement, vivants, presque animés d'un souffle, malgré la rigidité du bronze ou du marbre. Les artistes de la Renaissance et de l'après-Renaissance s'efforcèrent de retrouver cette énergie sur la surface plane d'une toile.

Les poètes de la Renaissance puisèrent eux aussi largement aux mythes antiques. Chez Dante le mythe se mêle aux références classiques, tandis qu'Ovide s'impose comme

une source évidente de Shakespeare. Quant à l'influence de *L'Iliade* et de *L'Odyssée*, elle ne saurait être sous-estimée. Dans la seule littérature anglaise, cette dette est manifeste : la traduction de *L'Iliade* par George Chapman inspira à John Keats le sonnet *On First Looking into Chapman's Homer* ; et *Ulysses*, variante latine d'Odysseus, est à la fois le titre d'un poème de Tennyson et celui de l'une des œuvres majeures de la littérature moderniste, signée James Joyce.

Joyce découvrit Ulysse enfant, dans *The Adventures of Ulysses*, l'adaptation de Charles Lamb destinée au jeune public. Lamb n'était pas le seul à vouloir initier les enfants aux mythes qui ont façonné la pensée occidentale : Nathaniel Hawthorne partageait cette conviction, et plusieurs de ses récits sont réunis ici.

Parmi les autres auteurs figure Francis Storr, helléniste réputé pour ses traductions de Sophocle. Tous sont de grands conteurs, dont les versions saisissantes rendent les mythes accessibles même à des lecteurs peu familiers du monde classique – ou, il faut bien le dire, des conventions parfois fastidieuses de la poésie.

Les origines orales des épopées homériques y affleurent parfois nettement, avec ces répétitions indispensables à la mémorisation et à la récitation : Ulysse est toujours *rusé* ; Agamemnon, *le roi des hommes* ; et Aurore aux doigts de rose, *l'enfant du matin*.

Certains auteurs sont restés fidèles aux sources, d'autres y ont ajouté leurs propres ornements. Les conteurs, au fil des siècles, n'ont jamais procédé autrement. Les mythes ont toujours été – et seront toujours – ouverts à la réinterprétation et à la réinvention. En 1943, alors que la France vivait sous domination nazie, Jean Anouilh raviva le mythe d'Antigone pour dénoncer le gouvernement de Vichy dans la pièce du même nom. Sartre, lui, réinterpréta le mythe d'Électre afin d'explorer les compromissions morales de l'Occupation dans *Les Mouches*.

À toute époque, le mythe peut se charger des significations que nous avons besoin de lui confier.

Les récits que racontèrent pour la première fois des peuples depuis longtemps disparus nous permettent de raconter les nôtres.

Caroline Curtis



Pluton et Proserpine, tiré de Les Amours des dieux *de Giulio Bonasone.*

Pluton et Proserpine

H. P. Maskell



Au cœur même de la Sicile s'étendent les bosquets d'Enna, terre de fleurs et de ruisseaux frémissants, où le printemps dure toute l'année. C'est là que Proserpine, fille de Cérès, se rendit avec ses compagnes pour cueillir des bouquets de violettes et de lys. Désireuse de trouver les plus belles fleurs, elle s'était éloignée des autres lorsque Pluton, sorti comme à son habitude de son royaume d'ombres pour visiter la terre, l'aperçut et fut saisi par sa beauté juvénile.

La jeune fille, effrayée, laissa tomber son bouquet et appela sa mère et ses suivantes en criant. En vain : le dieu amoureux s'empara d'elle et l'emporta sur son char tiré par des coursiers noirs comme le charbon. L'attelage filait, toujours plus vite, tandis que son sombre maître appelait chacun par son nom et agitait les rênes sur leurs encolures. Ils traversèrent des lacs profonds, longèrent des eaux noires fumantes de chaleur volcanique, puis dépassèrent les deux ports de Syracuse.

Lorsqu'ils arrivèrent à la demeure de Cyané, la nymphe surgit de son bassin cristallin et reconnut Pluton. « Tu n'iras pas plus loin ! s'écria-t-elle. Une jeune fille doit être demandée à ses parents, non enlevée contre la volonté de sa mère ! »

Pour toute réponse, le fils de Saturne, furieux, fouetta ses coursiers mouchetés d'écume. Puis il lança son sceptre royal au cœur même du lit du ruisseau. Aussitôt, la terre s'ouvrit, révélant un passage vers le Tartare. Le char s'y engouffra et disparut dans la caverne béante, laissant Cyané se dissoudre en larmes, accablée de chagrin pour la jeune fille enlevée et pour l'affront fait à son propre domaine.

Pendant ce temps, Cérès, mère inquiète, avait entendu le cri de détresse de sa fille. Elle la chercha en vain sous tous les climats et sur toutes les mers. De l'aube jusqu'au soir humide de rosée, elle continua sa quête à la lueur de torches allumées aux flammes de l'Etna. Enfin, près du lac d'Enna, elle trouva les fleurs éparses et les lambeaux de sa tunique déchirée, mais aucune autre trace.

Épuisée et dévorée par la soif, elle arriva par hasard devant une humble chaumière et frappa pour demander à boire. La maîtresse des lieux lui apporta une cruche de bière d'orge faite maison, que Cérès vida d'un trait. Un garçon insolent se moqua alors d'elle et la traita d'ivrognesse. Le châtiment fut terrible et prompt. Cérès l'aspergea des quelques gouttes qui restaient ; aussitôt changé en triton tacheté, il se glissa dans une fissure.

Il serait trop long de raconter toutes les terres et toutes les mers où la déesse chercha son enfant. Après avoir parcouru les quatre coins du monde, elle revint une fois encore en Sicile.

Si Cyané ne s'était pas fondue dans son chagrin, elle aurait pu tout lui révéler. Pourtant, sur les eaux de son bassin, on trouva la ceinture de Proserpine qui flottait encore ; et la mère comprit alors que sa fille avait été enlevée de force. Quand cette vérité s'imposa à elle, elle s'arracha les cheveux et se frappa la poitrine. Elle ignorait encore toute la vérité, mais elle jura de se venger de la Terre entière, et surtout de la Sicile, contrée de son deuil. Les hommes ingrats, se lamentait-elle, n'étaient plus dignes des blés d'or qu'elle leur accordait.

La famine sévit alors dans tout le pays. Les socs se brisaient en retournant les mottes ; les bœufs mouraient de pestilence ; la nielle frappait les blés encore verts. Des nuées d'oiseaux picoraient les semences à peine jetées ; chardons, moutarde des champs et ivraie pullulaient, étouffant les champs avant même que l'épi ne parût.

Alors Aréthuse, la nymphe du fleuve, qui avait traversé les profondeurs de l'océan pour rejoindre en Sicile son bien-aimé Alphée, leva la tête, prise de pitié pour cette terre affamée, et cria à Cérès : « Ô mère en deuil, cesse cette quête vaine, et ne te courrouce pas contre une terre qui t'est fidèle. Tandis que j'errais près du Styx, j'ai vu ta Proserpine. Son visage était grave, mais pas désespéré. Console-toi ! Elle est reine, et la première parmi ceux qui habitent le monde des ombres. Elle est l'épouse du roi infernal. »

Cérès n'était qu'à demi consolée et son ire se détourna de la Sicile pour se porter sur l'audacieux ravisseur de sa fille. Elle se hâta vers l'Olympe et porta sa plainte devant Jupiter. Elle exigea que sa fille lui fût rendue. Si Pluton consentait seulement à renoncer à Proserpine, elle accorderait son pardon à l'auteur de l'enlèvement.

Jupiter lui répondit avec douceur : « Cet enlèvement par un dieu amoureux peut à peine être tenu pour une offense. Pluton est mon frère et, comme moi, un roi : il règne seulement sous la terre, tandis que je règne au-dessus. Donne ton consentement, et tu n'auras pas à rougir d'un tel gendre. »

Cérès n'en demeura pas moins résolue à ramener sa fille. Jupiter finit par consentir, à condition que Proserpine, durant son séjour parmi les ombres, n'eût porté aucun aliment à ses lèvres.

Transportée de joie, la mère se hâta de descendre au Tartare et réclama sa fille. Mais les Destins étaient contre elle : la jeune fille avait rompu le jeûne. Tandis qu'elle errait dans les jardins enchanteurs de l'Élysée, elle avait cueilli une grenade à un arbre penché sous son fruit, et mangé sept de ses grains pourpres et sucrés. Un seul témoin l'avait vue accomplir cet acte fatal : Ascalaphe, courtisan de Pluton, qui, selon certains, avait le premier soufflé au roi d'enlever Proserpine. Pour se venger de cette trahison, Cérès le changea en hibou et le condamna à devenir à jamais un oiseau de mauvais augure, incapable de supporter la lumière du jour, dont les hululements nocturnes annoncent aux mortels de funestes nouvelles.

Mais Cérès n'était pas destinée à perdre sa fille tout à fait. Jupiter décréta que, six mois par an, sa fille régnerait dans le sombre Tartare aux côtés de Pluton ; les six autres mois, elle reviendrait sur terre vivre auprès de sa mère. La joie regagna le cœur meurtri de Cérès. À son commandement, la terre stérile redevint féconde. Bientôt, les champs se couvrirent à nouveau d'épis dorés ; les grappes mûres pesèrent aux vignes ; et cette terre comblée redevint le jardin du monde.



Pan et Syrinx

G. E. Lloyd



Il y a bien longtemps, dans l'agréable contrée d'Arcadie, où de bons bergers menaient paître leurs troupeaux sur les collines verdoyantes, vivait une belle jeune fille nommée Syrinx. Toute petite déjà, elle aimait quitter la maison de son père pour se perdre dans la paix des bois. Souvent, il fallait la chercher longtemps, avant de la retrouver, quand la rosée tombait et que les étoiles s'allumaient dans le bleu sombre du ciel. Mais jamais, si tard fût-il, on ne la découvrait effrayée ni pressée de rentrer. Parfois, elle dormait profondément, blottie dans la douce mousse, à l'abri d'un grand arbre aux branches déployées ; parfois, étendue au bord d'un ruisseau, elle écoutait le joyeux rire de l'eau ; parfois encore, assise parmi les pierres du coteau, elle contemplait, émerveillée, dame Lune et son brillant cortège de nuages filant dans le ciel comme lancés dans une poursuite éperdue.

Les années passèrent, et Syrinx devint une grande et svelte jeune fille, aux longs cheveux blonds et aux grands yeux gris, où flottait une expression qui la faisait paraître toujours à l'écoute. Dans les bois, il y a tant de sons pour qui sait entendre : les notes variées des oiseaux, le bourdonnement des insectes, le froissement vif et léger d'un chasseur à quatre pattes se glissant dans les taillis. Puis viennent le doux murmure de la brise dans les feuilles, différent d'un arbre à l'autre, le cri sauvage de la rafale qui déchire les branches tendues, le bouillonnement de la source, le bavardage du ruisseau, le

À gauche : Pan épiant la nymphe Syrinx, assise sur un rocher, peignant ses cheveux, *attribué à Marcantonio Raimondi*.

clapotement de la cascade. Nombreux sont les sons de la forêt, et Syrinx les connaissait et les aimait tous, jusqu'à ce que :

« La beauté née des murmures
Eût passé sur son visage. »

« Prends garde, Syrinx, lui disaient parfois ses compagnes. Si tu erres seule dans les bois, tu finiras un jour par voir le terrible dieu Pan.

— Je serais bien aise de le voir, répondit un jour la jeune fille à une vieille femme qui l'avertissait. Le grand dieu Pan aime les bois et tout ce qui y vit, et moi de même. Si nous nous rencontrons, nous ne pourrons que devenir amis. »

La vieille femme la regarda avec horreur et stupéfaction. « Tu ne sais pas ce que tu dis, mon enfant, répondit-elle. Certains assurent que nul ne peut regarder Pan et vivre. De cela, je ne suis pas si sûre, car j'ai entendu parler de bergers à qui il s'est adressé avec bienveillance, et qui ne s'en sont pas trouvés plus mal. Mais ceci ne fait aucun doute : quiconque entend le cri de Pan devient fou à ce seul son. Ne sois donc pas trop téméraire, ou il t'en cuira. »

Syrinx aurait pu tirer leçon de ces sages et bienveillantes paroles. Au lieu de cela, elle les garda précieusement en mémoire, se demandant seulement à quoi pouvait ressembler ce dieu dont le seul cri rendait les hommes fous. Elle redoutait de le voir et aurait fui si elle l'avait aperçu, ne fût-ce qu'un instant ; pourtant, elle continuait de parcourir les bosquets reculés et silencieux où, disaient les bergers, Pan avait coutume de venir.

Il advint qu'un jour Syrinx s'aventura plus loin qu'à l'accoutumée. Depuis l'aube, elle errait dans les bois : à présent, midi était passé. Fatiguée et accablée de chaleur, elle s'étendit sur un talus, au pied d'un grand frêne couvert de lierre, et ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil. Tandis qu'elle dormait, les créatures sauvages vinrent la contempler avec étonnement. Une biche, qui passait avec son faon, s'arrêta un instant pour poser sur elle son doux regard ; le faon se pencha et lui lécha les doigts. À ce contact, Syrinx remua dans son sommeil, et tous deux bondirent parmi les buissons. Un petit écureuil descendit légèrement d'un arbre et vint s'asseoir tout près d'elle, la queue coquettement recourbée sur le dos, les yeux brillants rivés sur son visage. Les lapins au

pelage soyeux commencèrent par l'épier depuis l'entrée de leurs terriers ; puis, s'enhardissant, ils s'approchèrent et s'assirent, pattes repliées sous eux et oreilles bien droites, à l'écoute de sa paisible respiration. Enfin, avançant sans bruit sur l'herbe, parut le maître de toutes les créatures sauvages : le grand dieu Pan lui-même.

Ses jambes et ses pieds étaient ceux d'un bouc, si bien qu'il se déplaçait avec plus de vitesse et de légèreté qu'une gazelle sauvage ; ses longues oreilles pointues, pareilles à celles d'un écureuil, percevaient jusqu'au moindre mouvement d'un oisillon encore prisonnier de sa coquille. Il s'approcha doucement de la jeune fille, un sourire mauvais dans ses yeux sombres et brillants. Mais, comme il se penchait sur son visage, elle remua ; il bondit légèrement en arrière et alla s'asseoir un peu plus loin, appuyé sur un bras parmi les broussailles, à demi caché des regards. Près de lui gisait une grosse branche arrachée à l'arbre par quelque tempête d'hiver. Pan l'attira à lui et se mit à y tailler le morceau de bois dont il ferait une délicate petite coupe. Là, étendu, entaillant le bois, Pan commença à siffloter doucement pour lui-même, comme un simple berger ou chasseur se reposant à l'ombre.

D'abord, ces notes légères firent naître, dans l'esprit de la jeune fille à demi réveillée, un rêve d'oiseaux chanteurs et d'eau frémissante ; puis ses yeux encore lourds de sommeil s'ouvrirent, et elle aperçut un visage barbu, à demi détourné d'elle, penché sur quelque ouvrage. Elle demeura un moment immobile, et Pan se garda bien de lever les yeux sur elle : il continua de tailler le morceau de bois qu'il façonnait, sifflotant pour lui-même comme s'il n'avait pas remarqué la jeune fille.

Bientôt, tout à fait éveillée, Syrinx se redressa sur un coude et fixa franchement l'inconnu. Celui-ci tourna vers elle un regard désinvolte et amical, puis lui adressa un signe de tête accompagné d'un sourire bienveillant.

« Tu as bien dormi, belle jeune fille », dit Pan d'une voix basse et douce, semblable au murmure lointain d'un torrent d'hiver.

Et Syrinx, rassurée par l'éclat joyeux de ces yeux sombres et joyeux, répondit : « Oui, noble seigneur, car j'avais longtemps marché et j'étais lasse.

— Comment as-tu osé t'aventurer si loin des lieux fréquentés par les hommes ? demanda le dieu des bois. N'as-tu pas peur de ce que tu pourrais rencontrer ici, au plus profond de la forêt ?

— Je ne crains aucune des créatures sauvages des bois, répondit simplement Syrinx, car aucune ne m'a jamais fait de mal. Si tu es, comme je le crois, un chasseur, tu sais que c'est par peur seulement que les bêtes de la forêt s'en prennent à l'homme. Mais moi, je vais toujours paisiblement parmi elles, sans les effrayer, si bien qu'elles poursuivent leur chemin en me laissant en paix.

— Tu es d'une grande sagesse, dit Pan ; bien peu, à ton âge, ont atteint une telle connaissance. Quand un homme perçoit un bruissement dans les broussailles, il lance son épieu dans cette direction ; quant aux femmes, la plupart du temps, elles poussent des cris et s'enfuient. Mais les plus intrépides peuvent marcher tranquillement et sans encombre au cœur de la forêt.

— Il est une crainte dans mon cœur, bon étranger, dit Syrinx avec gravité. Des bergers affirment avoir vu, sur ces sentiers forestiers, le grand dieu Pan lui-même, et lui avoir parlé. Mais certains prétendent que le voir, c'est mourir ; et tous assurent que les hommes deviennent fous au son de son cri. Qu'en penses-tu ? L'as-tu jamais aperçu ? »

Une lueur malicieuse pétillait dans ces yeux dansants lorsque l'inconnu répondit : « Non, jeune fille, je n'ai jamais vu celui dont tu parles ; mais chasse cette dernière crainte, car je suis certain que sa vue n'est mortelle pour aucun être vivant. Il aime et protège toute créature. Quant à son cri, on ne l'entend qu'au combat, car jamais il ne crie haut, sinon dans la colère ; alors, certes, il jette le trouble parmi ses ennemis ou ceux qui lui résistent, mais à ses amis il apporte courage et triomphe. »

Syrinx poussa un soupir de soulagement et se rallongea, un bras passé sous la tête, ses longs cheveux blonds ondulant sur son épaule, ses beaux yeux gris fixés sur le visage de l'inconnu.

Pan la contempla, puis s'approcha un peu plus furtivement à travers les broussailles.

« Je suis sûre que tu es aussi sage que bon, bel étranger, dit l'innocente jeune fille. J'ai toujours porté en moi la pensée secrète que Pan, le maître de toutes les créatures sauvages des bois, ne pouvait être aussi farouche et cruel qu'on le disait ; et j'ai toujours eu la certitude que, si je pouvais le rencontrer et lui parler, je l'aimerais beaucoup.

— Aimer, aimer, aimer, aimer, dit la voix profonde et douce du grand dieu Pan. Chaque arbre, chaque fleur, chaque oiseau, chaque bête ne vit que pour cela. Comprends-tu vraiment ce que tu dis, belle jeune fille ? »

Et la jeune fille hocha sa jolie tête d'un air avisé, car elle croyait bien le comprendre.

« Oui, bon étranger, répondit-elle, car lorsque je regarde dans les yeux quelqu'un à qui je n'ai encore jamais adressé la parole, je sais aussitôt si ses propos et sa compagnie me seront agréables, ou si je préférerais le voir passer son chemin sans dire un mot. Quand, tout à l'heure, à demi endormie, j'écoutais ton joyeux sifflement, je sentais en moi que c'était un son doux et amical, agréable à entendre. C'était comme la voix de la forêt que j'aime depuis que je suis toute petite. »

Pan rit doucement tandis qu'il façonnait sa coupe de bois ; mais une lueur nouvelle brillait dans ses yeux baissés, et lorsque, l'instant d'après, il leva de nouveau les yeux vers elle, Syrinx aperçut le changement, et un vague malaise s'éveilla en elle. Elle regarda le ciel, qui commençait déjà à s'embraser des feux du soleil couchant.

« Il se fait tard, dit-elle. Je dois partir, car j'ai un long chemin avant la nuit. Adieu, doux étranger.

— Non, reste encore un peu, dit doucement Pan. Je connais tous les sentiers de la forêt, et si l'obscurité te surprend, je pourrai te guider sans danger. N'aie crainte. »

Mais la jeune fille n'en eut que plus peur et bondit sur ses pieds.

« Non, je ne puis rester plus longtemps, dit-elle précipitamment. Il est déjà bien trop tard. » Rejetant ses cheveux en arrière, loin de son visage empourpré, elle s'élança sur la pente comme un faon effrayé.

Oubliant tout, sauf son désir de la retenir, Pan se leva d'un bond pour la poursuivre. Jetant un regard par-dessus son épaule, Syrinx aperçut alors ses pieds de bouc et sut à qui elle avait parlé. Dans un sursaut d'effroi, elle s'enfonça dans les broussailles ; et, comme elle disparaissait, Pan, qui ne songeait plus qu'à la faire revenir, poussa un cri puissant.

Le son frappa l'oreille de la jeune fille terrifiée, et elle eut le vertige. Poussant un cri de terreur, elle fit volte-face et s'enfuit ; avant même que ces rapides pieds de bouc aient pu la rejoindre, elle s'était jetée dans le fleuve et avait disparu, simple roseau perdu parmi les roseaux de la rive.

Le grand dieu Pan s'assit sur le bord du fleuve, triste et désemparé. Il contemplait l'eau, embrasée par le soleil couchant, lorsqu'il aperçut, tout près, la touffe de roseaux parmi lesquels Syrinx avait disparu. Ils étaient élancés et gracieux comme la jeune fille qui s'était envolée ; ils tremblaient comme elle avait tremblé en se retournant et en

découvrant son poursuivant ; et leurs panaches dorés par la lumière du soir rappelaient à Pan les cheveux d'or de Syrinx. Il s'avança jusqu'au bord de l'eau et, se penchant, cueillit une poignée de roseaux. Ils se rompirent avec un craquement sec entre ses doigts puissants ; en les regardant, il poussa un profond soupir. Ce soupir lui revint sous la forme d'une note grave et musicale. Alors, Pan retourna vers la rive et, s'asseyant, examina avec tendresse les tiges creuses, les faisant rouler entre ses doigts. Longtemps, il demeura là avec son trésor nouvellement trouvé. Le soleil se coucha, les nuages pourpres devinrent de sombres lignes à travers le ciel pâle couleur safran, la pleine lune s'éleva lentement derrière la colline ; et Pan, toujours penché sur sa poignée de roseaux aquatiques, soufflait sur eux d'une manière, puis d'une autre, les coupant et les façonnant avec soin.

Le lendemain, les bergers parcoururent les bois de toutes parts à la recherche de Syrinx, mais ils ne trouvèrent nulle trace d'elle. Seulement, tandis qu'ils erraient çà et là, ils entendirent une musique douce, étrange et lointaine. C'était comme si tous les sons de la forêt avaient été modulés et accordés entre eux : tantôt la mélodie s'enflait, devenait ample et joyeuse ; tantôt elle s'éteignait en une plainte déchirante. C'était Pan qui jouait de la flûte aux sept tuyaux qu'il avait fabriquée. Et lorsqu'enfin il la donna aux fils des hommes et leur apprit à en jouer à leur tour, il lui donna le nom de Syrinx, la belle et malheureuse jeune fille qu'il avait aimée et perdue.





La Chute de Phaéton, *par Hendrick Goltzius*.

L'histoire de Phaéton

M. M. Bird



Jeune homme ardent et fougueux, Phaéton supportait mal les railleries de son compagnon Épaphos, qui se disait d'ascendance divine par Isis. Lorsque Phaéton se vantait d'avoir pour père Phébus, le dieu Soleil, Épaphos riait et le traitait d'imposteur de basse extraction. Un jour, presque fou de colère, Phaéton alla trouver sa mère, Clyméné, et exigea la preuve qu'il était bien, comme elle l'affirmait, le fils de Phébus. Clyméné leva ses belles mains vers le Soleil, qui parcourait les cieux dans toute sa splendeur, et jura que nul autre que Phébus n'était le père de l'enfant. « Si cela ne te suffit pas, dit-elle, rends-toi jusqu'à son palais d'Orient, qui n'est pas si loin d'ici, et demande-lui toi-même s'il n'est pas ton père. »

Le jeune homme se hâta de suivre son conseil. Il brûlait de voir son père et le palais d'Orient où il demeurait. Il traversa l'Inde à toute hâte, sans jamais s'arrêter, jusqu'à ce qu'il aperçoive au loin cette lumière merveilleuse qui scintillait sans cesse au-dessus du palais du Soleil.

Le palais se dressait sur des colonnes d'or poli, étincelantes de pierreries. Ses doubles portes étaient d'argent, ses murs d'ivoire, et Vulcain avait façonné les métaux précieux en motifs d'une merveilleuse beauté. Les mers, la terre et les formes gracieuses des dieux immortels ornaient les portails sculptés.

Phaéton gravit péniblement la pente escarpée et aperçut de très loin le dieu éblouissant, assis là-haut sur un trône impérial étincelant de gemmes. Les Heures, les Jours,